

# Les critiques

**Effi Yannopoulou, quotidien *L'Epoque*, 24 janvier 2017**

Il est difficile de résumer *Paul et Laura*, d'épuiser tous les aspects du roman dans une brève notice. Ainsi, pour conclure cet article, je m'en tiendrai à certains points de vue, que je considère comme particulièrement significatifs.

## **La politique et les révolutions artistiques**

La première préoccupation peut-être dans la production littéraire récente d' Aris Maragkopoulos (mais aussi, sous d'autres formes, dans ses productions plus anciennes) est de faire le lien dans son ouvrage entre la révolution politique et les révolutions littéraires et artistiques. De montrer ces époques où les idées avancent par bonds dans tous les domaines. L'époque des Lafargue lui en fournit l'occasion idéale. A côté du mouvement politique des Communistes s'accomplissent des ruptures emblématiques dans le domaine de la littérature et de l'art. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard si le *Déjeuner sur l'herbe* de Manet constitue un élément emblématique du roman. La trouvaille ingénieuse de Maragkopoulos qui consiste à relier le tableau qui a provoqué un scandale à son époque à la vie et à l'œuvre de Paul Lafargue enrichit le roman avec une rare lucidité, devient source de réexamen de l'Histoire. Cela n'a pas d'importance que Flaubert et Zola soient réticents ou même hostiles à la Commune et au peuple des travailleurs, ils effectuent eux aussi leur propre révolution. Le domaine politique et le domaine artistique progressent toujours en accord entre eux, dirait Pierre Bourdieu et ce n'est pas un hasard si ses *Règles de l'art* se focalisent exactement sur la même période et sur nombre des personnes qui traversent le roman.

## **Encore deux points intéressants**

Le deuxième élément intéressant est le rôle que Maragkopoulos réserve à ses héroïnes, là où personne n'observe de développement particulièrement notable dans ses livres plus anciens. Dans ses derniers romans et encore davantage dans celui que nous examinons, les femmes possèdent un rôle particulier, elles sont les sages, les maîtresses de vie pour ses héros hommes, elles sont aussi celles qui les mettent en contact avec l'art (Betty Bartlett fera découvrir *l'Amant de lady Chatterley* à son mari, et Victorine, le modèle du *Déjeuner*, ouvrira un nouveau monde aux yeux agrandis par le désir de Lafargue). En ce qui concerne Laura, ce ne sont pas seulement sa sagesse et son instinct qui l'immortalisent dans le roman, ni son éducation marxiste «dès le berceau » et son zèle révolutionnaire, mais c'est aussi la manière dont l'écrivain aborde tout ce qui concerne son rôle traditionnel de femme, sa relation avec son mari, la façon dont elle affronte sa maternité, sans

idéalisation, avec une franchise critique.

Le troisième point que je trouve toujours intéressant dans les derniers romans de Maragkopoulos, et dont je pense, par ailleurs, qu'il mérite une étude séparée, est celui du réalisme, ce « d'après nature » qu'il place dans le titre de son livre, un réalisme qui dépasse de beaucoup tant l'étude de mœurs que la fidèle représentation de la réalité, ou la littérature historique (dans la définition habituelle de celle-ci), un réalisme qui recrée la réalité à travers le contact précisément avec l'imagination fabulatrice. D'une manière telle que, tout en s'éloignant de leur réalité, cette biographie romancée des Lafargue devient la biographie de beaucoup d'hommes et de l'époque tout entière.

**Aristotelis Saïnis, quotidien *Le Journal des rédacteurs*, 10 février 2017**

L'époque des intellectuels engagés, des révolutionnaires de terrain et des utopies sociales est peinte devant nos yeux. Maragkopoulos l'ose. Les hommes politiques, les penseurs, les écrivains, les peintres de cette époque sont là, bien vivants. Ils pensent, ils parlent, ils écrivent et ils participent de toute leur âme aux événements. Marx et Engels, Proudhon et Bakounine, Manet et Courbet, Hugo et Flaubert, à côté de dizaines de héros célèbres ou anonymes mais aussi ... de Crétois communards. Voilà le fait qui marque de manière indélébile les consciences de l'époque. C'est pour cela qu'il consacre à celle-ci un des plus beaux catalogues gargantuesques que je connaisse (assurément Umberto Eco en serait jaloux) : des accumulations successives de noms, de métiers, de mouvements, de slogans et de chansons reconstituent, d'une façon romancée, l'élan révolutionnaire du premier jour de la Commune.

Avec pour point de départ des témoignages réels et des textes emblématiques, Maragkopoulos creuse les failles, colore les zones grises, juxtapose, paraphrase, imite, transforme, déforme, complète, pour finir, ce que n'a pas dit, ce qu'a oublié ou ce que n'a pas osé imaginer l'Histoire. Jurant par « l'art de mentir » de Wilde ou par le « mentir vrai » d'Aragon, il se sert de la fabulation pour faire vivre des figures historiques en exploitant le caractère traduisible de l'expérience humaine dans une langue et une narrativisation de la vie humaine. Histoire et littérature, vie et récit, continuellement dans une relation dialectique. Si, comme le dit la maxime, tirée du roman favori de l'auteur *Ulysse* de Joyce, l'histoire est une vraisemblance et jamais une donnée, alors, « tisse, tisseur de vent » !

Voilà la puissance du genre en laquelle croit fermement Maragkopoulos. La fantaisie lexicale ne reflète pas seulement la réalité, mais aussi une nouvelle réalité, qui n'existait pas auparavant mais qui nous est indispensable pour concevoir la réalité elle-même. « Le romancier nous dit toujours avec une plus grande exactitude que l'historien que le passé n'est pas accompli, que le passé doit être inventé chaque fois que le présent nous file entre les doigts », signale Carlos Fuentes.

Chose évidente aujourd'hui pour notre expérience littéraire. La fantaisie créatrice et le réalisme ne s'opposent pas. Et Maragkopoulos est un écrivain réaliste, même si son interprétation dépasse l'étude de mœurs historiques dont nous sommes inondés. Récit documenté, continuel changement de voix narrative et de point de vue, montage narratif ultra rapide, grossissement de la description, accent mis sur les petits détails (il faudrait trois pages écrites tout petit pour décrire le chambardement dans un wagon jusqu'à ce que le lecteur comprenne qu'est monté Arthur Rimbaud lisant Blanqui et récitant du Hugo!), bagatelles savantes (comme soudain sur les biberons!), détails descriptifs, à la limite de l'« ekphrasis », constructions architecturales et œuvres d'art, mais surtout plongées dans le souvenir et psychographies sensibles. Si on lève le voile de la conscience et qu'on pénètre l'intimité du personnage, et tout spécialement d'un personnage historique, on est passé de l'autre côté. Quel historien ou biographe oserait imaginer ce que pense un Ivan Illitch, et bien davantage, ici, un Paul Lafargue, avant de mourir ?

**Vassilis Vassilikos, magazine *Athens Voice*, 30 novembre 2016**

Avec ce roman, Maragkopoulos se tourne vers l'Europe. A travers la vie privée du couple Lafargue, à travers leurs innombrables malheurs (la mort de leurs trois enfants – deux dès leur première année, le troisième à l'âge de quatre ans), à travers Paul partisan du révolutionnaire anarcho-autonome Blanqui et son beau-père Karl Marx, nous observons de très près, comme si cela se passait maintenant, ce qui a suivi la révolution avortée de 1848 en France, à laquelle succède une autre encore plus ratée parce que non préparée, l'insurrection de 1871 avec la Commune de Paris, pour arriver jusqu'à la *Belle époque* (équivalente à notre « life style » d'avant la crise), et à l'échouage final du « Titanic » sur l'iceberg de la première guerre mondiale.

Mais la beauté de *Paul et Laura, tableau d'après nature* réside ailleurs : dans les détails, dans les dialogues pleins de vie (– chose qui donne un parfum d'authenticité puisque les phrases elles-mêmes sont empruntées à des documents vrais) ; elle réside, pour finir, dans la structure faite d'allers-retours du « roman ». Le colosse Paul est un homme joyeux. La « joie de vivre » est dans ses gènes « créoles ». La très belle Laura, comme beaucoup de femmes de cette époque, lutte pour son émancipation...

Ce couple, Paul Lafargue et Laura Marx, hantait depuis des années l'écrivain (il l'atteste lui-même par des références à ses précédents ouvrages). Ainsi se trouve validée sa formule selon laquelle le roman était « achevé » avant d'exister sous la forme d'un livre. Une formule-clé, dont seuls les authentiques créateurs d'histoires peuvent mesurer la peine, la recherche, le temps qu'elles exigent pour que l'écrivain parvienne à l'enfantement, sans que le « bébé » ait encore besoin du lait maternel pour vivre...

**Tina Mandilara, magazine *Lifo*, 9 décembre 2016**

Ardemment moderne et innovateur quant aux trouvailles, Aris Maragkopoulos aborde ce qui existe avec une inventivité touchante et une identification apparente: partant en effet de quelque chose de tangible, comme l'histoire de deux amoureux éprouvés, il jongle continuellement entre le réel – ou plutôt son évidence – et ce dont la fabulation voudrait continuellement se libérer. Des mots étrangers, des situations ironiques, des alternances dans le ton, voilà quelques-uns des « costumes » différents que l'écrivain change dans un roman qu'au départ on pourrait qualifier d'épique, de subversif, mais aussi de symbolique, sur les circonstances qui modifiaient, ou plutôt créaient le monde. Mais le roman est bien plus que cela. L'histoire de Paul Lafargue – l'auteur de l'opuscule *Le droit à la paresse* – et de la fille de Karl Marx, Laura, n'est pas seulement émouvante, mais aussi révélatrice de ce que serait aujourd'hui la réalité si ses protagonistes l'arrosaient de doses d'esprit révolutionnaire. Révélateur de ce point, l'exemple de Manet, dont le tableau orne la couverture du livre – un banal déjeuner sur l'herbe – dans une œuvre en apparence descriptive qui a réussi à mettre le feu dans le monde de l'art. Et cela, pourtant, s'est fait de manière naturelle, avec l'ironie nécessaire, exactement comme Maragkopoulos construit son roman autour d'une histoire absolument vraie, mais comportant des doses romantiques de subversion. Ses « saints insoumis », ainsi que l'écrivain qualifie Paul et Laura dans ses précédents livres, sont un prétexte pour réécrire l'histoire d'un couple qui, au lieu d'une lettre d'adieu après son suicide a laissé un manifeste qui s'avère un hymne à la nécessité de l'utopie.

**Elpida Pasamichali, magazine *Book Bar*, 13 décembre 2016**

Environ un siècle après l'époque de Marx, d'Engels, de Proudhon, de Bakounine, de Blanqui mais aussi de Manet, de Courbet, de Hugo, de Flaubert, de Rimbaud et de Zola, les taux d'intérêt et les banques ont remplacé les idées, les financiers ont remplacé les intellectuels, les technocrates ont remplacé les leaders. Et au lieu du bond hors limites dans l'utopie de deux grands visionnaires, il y a le saut dans le vide du désespoir pour un million de jeunes gens du Vieux Continent. C'est à de tels raisonnements, et d'autres similaires, que le remarquable livre d'Aris Maragkopoulos, véritable prouesse littéraire, conduit le lecteur. Un livre qui arrive au moment le plus critique pour éveiller les consciences et balayer les illusions...

Tandis que Paul Lafargue et Laura Marx, après avoir vécu une vie tourmentée, remplie de drames familiaux, de déceptions révolutionnaires mais aussi de profonde camaraderie, s'évadent dans l'au-delà et dans l'utopie, « sains d'esprit », au moyen d'une injection d'acide cyanhydrique, Aris Maragkopoulos transforme leur époque en cocon pour notre propre époque et dévide le fil du

souvenir, à l'aide duquel seulement nous pouvons puiser de la force et retrouver notre orientation.

**Christina Drouza, quotidien *I-Ephemerida*, 14 décembre 2016**

Aris Maragkopoulos manie tout ce matériel avec l'aisance caractéristique que peut seule apporter la profonde connaissance de l'époque. D'ailleurs, comme il le reconnaît lui-même, « Paul et Laura me hantent depuis ma jeunesse. Il n'y a pas un seul de mes livres où il n'y ait une référence, si minime soit-elle, à Paul et Laura Lafargue ». Le roman de Maragkopoulos n'est pas une lecture facile. Il ne pourrait du reste pas l'être. L'époque traitée est particulièrement riche, pleine d'événements et de contradictions. D'un côté, optimisme et enrichissement, de l'autre luttes sociales et révolutions. L'écrivain bâtit tout un monde en puisant son inspiration dans les figures historiques et les événements significatifs du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il accompagne en même temps de longs commentaires historiques.

*Paul et Laura, tableau d'après nature* est un roman dense qui combine histoire et roman, domaine privé et domaine public, connu et inconnu. L'écrivain s'inspire de documents de l'époque et garde en même temps la distance qui convient de manière à laisser au lecteur le loisir de réfléchir et de juger. Le lecteur attentif a une occasion unique de voyager dans une autre époque, particulièrement fascinante, de connaître mieux les figures et les situations, de réfléchir et pour finir de sortir de l'univers du livre plus riche en points de vue, connaissances, sentiments.

**Maria Moira, quotidien *Avgi*, 19 Mars 2017**

Le récit audacieux d'Aris Maragkopoulos se replie de façon décisive dans un matériau factice stupéfiant composé de personnages historiques importants et de contenus sociaux choquants, de sources primaires multispécifiques, d'informations indexées et de multiples enregistrements de temps réticulés. L'auteur, au nom de l'intrigue, remplit de sensibilité, de respect et de créativité l'espace entre les moments historiques remarquables qui marquent le cours de notre époque, donnant aux figures historiques de la scène idéologique centrale un visage humain et dans leur vie quotidienne un dimension parallèle de plausibilité. Il élimine l'étrangeté créée par la distance dans le temps et la mythologie inévitable, et crée une grille dense d'interventions inventives et de liens interstitiels. [...]

Ce projet littéraire ambitieux malgré son volume charme le lecteur. L'auteur, alternant toujours fait et fiction, relie différents textes (lettres, notices, brochures, affiches, entrées de journal, monologues, récits de troisième personne) dans une structure composite qui se déplace du singulier au pluriel, de l'individu au collectif.

Avec une conscience politique active, il réfléchit de manière critique sur la «réalité historique» en développant un dialogue continu dans les domaines de la parole, du temps et de la langue. Avec une présentation complexe (types de police de différentes tailles, citations adaptées, gravures, cartes postales, couvertures de magazines, titres de journaux), il marque les données historiques, met en évidence les mots et phrases influents, les lettres contrastées aux écritures de journal et les récits de diverses personnes. Le document en langue étrangère, qui s'insère constamment dans le récit principal, met constamment en évidence le contexte spatio-temporel, contribuant de façon décisive à la représentation du temps. Il aide l'auteur à peindre un panorama du 19e et du début du XXe siècle «d'après nature». Notez quelques mots que le lecteur distingue comme l'identité du texte: *la folie de l'amour, la commune, le corps, l'internationalisme, le progrès, l'avenir, la propriété, la torture, l'utopie*. Des mots tels que ceux-ci servent de carte pour la psychologie des personnages et comme points de repère pour le complot...